

Urgences



Michel Serres, *Détachement. Apologue*, Paris, Flammarion, 1983, 177 p.

Jacques Daignault

Numéro 19, janvier 1988

Le tour du texte

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025458ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025458ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daignault, J. (1988). Compte rendu de [Michel Serres, *Détachement. Apologue*, Paris, Flammarion, 1983, 177 p.] *Urgences*, (19), 120–121.
<https://doi.org/10.7202/025458ar>

heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides
délices
Des plus beaux de nos jours!!

alors que son intitulé, son titre, renvoie à
un lieu.

Évoqué au début de cette note
et dont la présence ne s'est pas démentie
au cours de son écriture, Hubert
Aquino. Qui lisait le Jankélévitch cité tout
juste sur la fin de sa vie (Gordon Shep-
pard et Andrée Yanacopoulo: *Signé
Hubert Aquino. Enquête sur le suicide
d'un écrivain*, Montréal, Boréal Ex-
press, 1985, p. 127). Hubert Aquino qui
écrivait à Louis-Georges Carrier, depuis
un lieu appelé Trou, le 9 avril 1970:

La mélancolie, comme tu sais,
est la spécialité du grand F. Cia-
no et de ton tout dévoué! Après,
les autres, loin derrière nous,
tentent d'éprouver cette parcelle
de tristesse qui leur manquera
toujours pour qu'ils soient
achevés, finis (*Point de fuite*,
Montréal, CLF, 1971, p. 138-
139).

«Achevés, finis», admirable am-
bigüité du mélancolique: à la fois le
meilleur, orgueilleux, mais toujours sur
les franges de sa fin, de sa mort. Aquino
allait tenter de se suicider en mars
1971, et ne pas rater sa tentative en
mars 1977. La question du mélancoli-
que, donc: mais où sont les neiges d'an-
tan? *Neige noire*, titre du dernier roman
d'Aquino dans lequel le temps joue un si
grand rôle. *Soleil noir*.

Renald Bérubé

**Michel Serres: *Détache-
ment. Apologue*, Paris,
Flammarion, 1983, 177
p.**

Quatre chapitres (actes, sec-
tions ou parties?) et trois mots sous le
dernier titre: enjeux, fétiches, marchan-
disés: FRANCISCAIN. Michel Serres
met en scène. DÉTACHEMENT: le titre;
Apologue: le sous-titre, au singulier. Je
prends le genre au sérieux, double-
ment: grave et singulier, doublement
encore: unique, au double sens du mot,
et un: relire n'importe où, c'est encore,
c'est toujours lire ce que découvre indé-
finiment l'apologue; aux plans littéraire
et grammatical. Autant dire que je me
contenterai de la fin.

Autant la lire, autant l'écouter:
encore à dire qu'il faut l'entendre. À qui
le tour d'essayer? Le piège est fameux.
L'éloquence de Serres est admirable,
son témoignage attachant. L'apologue
est fait d'ivresse, de colère, d'amertume
et de pitié; de sarcasmes et de ten-
dresse également. Cependant, l'intérêt
que suscite l'auteur fait ombrage à ce
que sollicite, au fond, la leçon: le déta-
chement. Michel Serres n'y peut rien; et
pourtant il réussit. Le chien doit mordre
— mais de quelle manière? — pour
signifier au chien qu'ils ne vont pas se
battre: ni la victoire, ni la défaite; Michel
Serres intéresse le lecteur aux enjeux du
pouvoir et tente — de quelle manière?
—, par cela même, de signifier que les
vrais intérêts sont ailleurs. «La culture,
la connaissance, disent ensemble: ce
qui a de l'intérêt, vrai, n'a aucun intérêt»
(p. 133).

Première leçon: Diogène le
chien, dit le tonneau. «Diogène le clo-
chard est nu comme François d'Assise,
il a fait comme lui, erre dehors sur les
chemins et les plages, mange ce qu'on
lui jette, a froid et se tait. [...] Il a aimé
la paix à risquer de mourir d'elle, parce
que toute place dans le corps social,
fut-elle très étroite, s'acquiert à la pointe
des armes. Il a baissé les armes, il a
laissé la place, il a aimé la paix, peut-être
a-t-il aimé le monde» (p. 120-121). Dio-
gène est admirable, François d'Assise
également; s'ajoutent Bossuet, Anti-
gone et le mouton. Tous des perdants,
par grandeur d'âme; des exemples
d'humilité, de bonté, de courage et d'a-
mour. «Ote-toi de mon soleil», répond

François Diogène qui se chauffait au soleil, répond François Diogène au roi Alexandre; «Ote cette ombre, ton ombre, Alexandre, de la présence du soleil» (p. 128). Diogène n'est rien devant la puissance d'Alexandre. François d'Assise est seul devant le loup. L'amour d'Antigone ne fait pas le poids devant la loi de Créon. L'éloquence de Bossuet ne résonnera jamais assez fort pour enterrer le bruit des armes du Roi-Soleil. Et le mouton sera toujours mangé par le loup.

Deuxième leçon. Michel Serres se reprend. Les perdants gagnent. «L'histoire dit, l'histoire ne dit que la victoire du chien aboyant sur le roi puissant: ôte-toi de mon soleil. Mon soleil et ta petite ombre, Alexandre. [...] Je soupçonne ce chien vaniteux d'avoir trainé à son tonneau, sur la place publique, dans l'attente fervente de pouvoir provoquer le roi, quand il passerait, comme une araignée tend son fil poisseux pour capter les mouches. Jouant la faiblesse pour être plus fort que la force. Quittant la société, paraissant la quitter, pour mettre le roi en échec. Jouant l'ignominie pour s'anoblir au-dessus du prince» (p. 146-147). «Antigone défend depuis vingt-quatre siècles les droits de l'amour contre Créon, l'État, contre Créon, la haine. [...] Que fait Antigone, la pieuse amoureuse? [...] Le bel amour. Le bel amour, comptez: une matinée de ferveur pour deux mille quatre cents ans de vengeance. [...] Antigone a gagné: elle tue Créon tous les soirs, quand une femme dit Sophocle» (p. 150-151).

Troisième leçon: en trois parties. *D'abord* le piège: la dialectique. Tous les couples s'alignent du plus fort au plus faible, mais comme autant de

places qui s'échangent comme de vulgaires marchandises. La bataille n'est jamais qu'un partage de gloire. Donner un sens à l'histoire de ce partage, c'est donner raison à la raison. Mais la raison est toujours celle du plus fort, de l'agneau ou de Dieu. D'où l'impossible critique: *deuxième partie*. «Qui joue, qu'il perde ou qu'il gagne, perd, il perd aux règles du jeu ou à sa martingale» (p. 152). Le plus mauvais jouer est le stratège, disait Nietzsche. «Le loup est la vraie victime invisible et le vrai méchant est l'agneau. Le vrai loup est l'agneau. Il se place en un site qui rend la critique impossible» (p. 154). «Qui a le pouvoir de déplacer le corps du roi? Personne. Qui pourrait avoir la puissance sur la toute-puissance? Personne, sauf plus fort, plus riche, plus digne que le roi, c'est-à-dire un autre roi ou plutôt le même roi. S'il a tout le pouvoir, nul n'a pouvoir sur son déplacement» (p. 141). Personne ne peut déplacer le monde ou le roi. L'amour et la sagesse n'existeraient donc pas? *Troisième partie*: le tiers inclus. Michel Serres sait mordre comme un chien ou comme un loup venu d'ailleurs ou de nulle part: ni d'Alexandre, ni de Diogène. «Je n'ai que le pouvoir de mouvoir le corps du roi en moi» (p. 145). Cette morsure-là ne peut constituer l'alibi du joueur-lecteur. Il n'y a peut-être que cela, mais ce presque rien est néanmoins l'espoir d'une science nouvelle. Est-elle possible? Elle est au moins pensable. Ni l'un ni l'autre des termes d'un couple, mais leur frontière: espace libre et sans ordre, ni contraint ni contraire. «L'amour n'est pas l'inverse de la haine, la haine est l'intégrale des contraires» (p. 151). Une leçon qui donne à penser.

Jacques Daignault